

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 20 OCTOBRE, 1870.

Nos abonnés ne doivent pas oublier de donner leurs nouveaux numéros, lorsqu'ils déménagent.

MCDUGALL ET DENNIS.

Un nouveau pamphlet publié sur les affaires du Nord-Ouest met en lumière des faits dont quelques-uns étaient complètement ignorés et d'autres n'étaient qu'à demi connus dans le Bas-Canada. Un journal du Haut-Canada a le courage de les avouer : c'est le *Leader*. C'est un bon point, qui lui fera pardonner bien des fautes, bien des injustices. Il paraîtrait d'après ces faits qu'il repose sur des données officielles, que l'Hon. McDougall est responsable de presque tous les troubles du Nord-Ouest, qui ont si vite et si brutalement terminé sa carrière gubernatoriale. Alors qu'il était ministre des travaux publics, il a de son propre chef institué tout un système d'explorations et d'arpentages dans la Rivière Rouge. Dès l'origine, le colonel Dennis, qu'il avait chargé de conduire cette besogne, l'avertit plusieurs fois des dangers de la situation. Dans une série de rapports et de correspondances, M. Dennis dit formellement M. McDougall que si le gouvernement ne règle, n'éteint ou ne rachète d'une manière équitable les titres des Indiens, des troubles sérieux seront la conséquence des opérations des arpenteurs.

Le résultat ne confirma que trop les appréhensions de M. Dennis. M. McDougall ordonne de tirer une ligne méridienne dans le voisinage même de l'établissement d'un métis français. Un M. Webb qui conduisait l'opération, fut arrêté avec ses hommes par dix-huit métis que dirigeait un nommé Louis Riel. Ces dix-huit métis formèrent le noyau du parti qui le 20 octobre suivant (1869) décida d'empêcher McDougall de pénétrer dans le Territoire et mit tout son projet à exécution.

Cette histoire des avertissements du colonel Dennis est cruellement curieuse et n'a d'égale que la conduite inqualifiable de McDougall qui se moqua de ces avertissements, ne les communiqua pas au gouvernement Fédéral dont il était l'un des membres, et ordonna à ses subalternes de passer outre. Il est bien coupable, quels qu'aient été ses motifs d'agir. Il est possible, et ce serait là la seule excuse que pourraient invoquer ses meilleurs amis, il est possible qu'il n'ait jamais ouvert les rapports du colonel Dennis et se soit trouvé dans l'ignorance des dispositions des sauvages et des métis. Il n'a gagné dans son passage au ministère que la réputation bien méritée du plus insouciant et du plus paresseux de tous les ministres passés, présents et futurs. Mais cette excuse, nous n'avons pas besoin de l'ajouter, est tout-à-fait non avenue; elle serait même pire que la culpabilité la plus volontaire et la plus intentionnelle. Elle serait tout au plus bonne à lui faire donner un complice dans le gouvernement qui aurait aussi longtemps toléré dans son sein un fainéant et s'en serait débarrassé en lui confiant un poste trop important et plein de pénibles responsabilités.

La leçon a été bonne pour Sir John A. Macdonald, qui avait voulu cette nomination et qui fut obligé, pour l'expier et se conformer aux ordres de l'Angleterre, de faire avaler le Bill de Manitoba à ses fanatiques d'Ontario.

Il est très consolant de voir un journal de Toronto reconnaître à peu près tous ces faits. Que ses confrères du *Globe* et du *Telegraph* entrent dans cette voie, et le temps n'est peut-être pas éloigné où la majorité du Haut-Canada avouera que les métis français et catholiques peuvent avoir une âme.

J. A. MOUSSEAU.

UN BON CONSEIL.

Il est des choses qu'on est intéressé à conseiller mais qui n'en sont pas moins bonnes pour cela. Par exemple, qu'un journal conseille aux marchands d'annoncer, on dira : c'est naturel. Mais si les annonces sont utiles au journal, elles ne le sont pas moins à ceux qui les paient. Les Canadiens-Français en cela, comme dans tout le reste, hésitent longtemps avant d'annoncer, beaucoup croient que c'est de l'argent perdu. Il est facile pourtant de se convaincre du contraire, et l'exemple des marchands anglais et américains devrait ouvrir les yeux. Croit-on qu'ils paient tous les ans aux journaux des centaines et quelquefois des milliers de piastres par plaisir et par pure libéralité? Sans doute, ils le font très souvent, pour encourager un journal, mais ils savent bien que cette libéralité fait leur affaire. La société est organisée de manière qu'on s'enrichit en enrichissant les autres; c'est par la protection et l'encouragement mutuels que les différentes classes se soutiennent et parviennent. Ceux qui s'écartent de ces lois sages et ne consultent que leur égoïsme végètent généralement dans un coin obscur, et c'est juste.

Mais nous croyons que les amis d'un journal devraient encourager de préférence les marchands et les industriels qui annoncent. Ces marchands qui se donnent tant de trouble pour

faire connaître leurs marchandises méritent plus d'encouragement que ceux qui craignent de risquer quelques piastres.

Chacun devrait avoir pour principe de travailler à enrichir ceux qui montrent le plus de zèle, d'activité et de libéralité, de donner à ceux qui donnent. Il faut faire une différence entre l'homme qui se hâte d'enfermer dans son coffre tout le produit de ses marchandises et celui qui donne d'une main ce qu'il reçoit de l'autre. Ce sont des réflexions bien naturelles que chacun devrait faire.

REVUE ÉTRANGÈRE.

FRANCE.

L'intérêt de la guerre s'est concentré, pendant la semaine dernière, sur Metz, Orléans et Paris, où la lutte a été chaude et les succès partagés.

Le siège de Paris suscite aux prussiens des difficultés sans nombre. Ils n'ont pu jeter un seul boulet dans la place. A l'heure qu'il est, ils ont laissé leurs positions premières, décimés qu'ils étaient par le feu des forts. Déjà l'armée de Paris au lieu d'attendre l'attaque prend l'offensive et fait des sorties qui sont couronnées de succès. Voici comment le ministre Gambetta parle de la sortie du 12 que Trochu conduisait en personne, dans une proclamation qui respire la joie :

Habitants de Tours :—Je vous annonce avec une satisfaction inexprimable que le 12 courant le peuple héroïque de Paris, las d'attendre derrière les ramparts, s'est déterminé à marcher contre les Prussiens. Voici le bulletin de leurs victoires. Sur toute la zone autour de Paris, l'ennemi a été chassé des positions qu'il occupait depuis trois semaines. Du côté de St. Denis, il a été repoussé jusqu'au delà de St. Arno, Pierrefitte et Dugly; à l'est, Joinville, Creteil, Champigny et le plateau d'Avonson ont été repris. Il avait reçu des renforts de Tebas, Meudon et St. Cloud; néanmoins il fut rejeté sur Versailles. L'ennemi sait ce que peut faire un peuple déterminé à sauver ses institutions et son honneur. J'invite toutes les provinces à faire leur devoir comme Paris a fait le sien. Vive Paris! Vive la France! Vive la République!

Les Prussiens paraissent convaincus que le siège de Paris sera rude et long. Incapables de s'approcher de Paris sans éprouver des pertes sérieuses ils paraissent décidés à renoncer au bombardement et à se résigner à prendre la capitale de la France par la famine. Ils comptent aussi sur la peste; cette nouvelle nous rappelle la prophétie qui annonçait que Paris à peu près vers cette époque serait pris après avoir été ravagé par la peste, la famine et le feu.

On s'est battu autour d'Orléans pendant deux ou trois jours. Il y a eu d'abord la bataille d'Artenay où les Français ont été battus à plate couture par des forces trois fois plus considérables comme toujours, et il y eut ensuite plusieurs engagements dont le résultat fut la prise d'Orléans par les Prussiens. Orléans, la ville illustrée par Jeanne d'Arc, est tombée elle aussi au pouvoir de l'ennemi. Dans les combats qui se sont livrés autour de cette ville les zouaves pontificaux qui arrivaient d'Italie se sont battus avec une intrépidité dont ils ont été chaleureusement félicités. Pendant que les troupes régulières fuyaient, eux soutenaient sans broncher avec quelques régiments de gardes mobiles le feu des bataillons prussiens. Mais ils furent obligés à la fin de retraiter pour échapper à une destruction complète.

Le comte de Chambord a lancé une adresse patriotique aux zouaves pontificaux qui ont pris part à la bataille d'Orléans. Après les avoir loués du courage brillant qu'ils ont montré dans cette action, il dit que les mobiles et la garde nationale méritent également des louanges.

Le commandant du 15^e corps a fait un rapport officiel au gouvernement sur la bataille d'Orléans. Il dit que ses hommes se sont battus avec acharnement. L'artillerie prussienne les a littéralement écrasés. Pendant trois heures cependant l'ennemi fut tenu en échec, lorsqu'un mouvement de flanc nous força à retraiter, ce que nous fîmes en bon ordre.

GRANDE BATAILLE AUTOUR DE METZ—VICTOIRES DES FRANÇAIS.

Encore quatre jours de combats meurtriers autour de cette ville. Voici comment des correspondants en parlent.

« Devant Metz, 7 octobre.

« Cette après midi, à un heure, le maréchal Bazaine a fait une nouvelle tentative pour rompre les lignes prussiennes dans la direction de Thionville. Pendant la nuit précédente, les prussiens s'étaient emparés du village de Ladonchamp et avaient établi leurs avant-postes dans les hameaux voisins.

« Bazaine, sous le couvert d'un épais brouillard, a attaqué brusquement les Prussiens pour rentrer en possession de Ladonchamp. Tout en occupant l'artillerie prussienne, les français se sont vivement avancés jusqu'à Etampes, où ils ont écrasé les avant-postes de Frédéric-Charles avec des masses énormes.

« Les villages ont été ainsi réoccupés, le maréchal a envoyé un gros corps de troupes sur la droite, à proximité de la Moselle, et ce corps s'est avancé jusqu'à ce qu'il fut arrêté par les batteries prussiennes postées sur les deux rives, et que soutenaient deux brigades de la landwehr du 10^e corps. La landwehr s'est distinguée. Un bataillon de fusiliers du 57^e régiment (landwehr) a été presque exterminé; d'autres bataillons du même régiment et du 59^e régiment ont également souffert. « Finalement, à quatre heures et demie, les Français ont été repoussés par un mouvement général du 10^e corps d'armée. On s'est battu à la baïonnette dans les villages. Les pertes des Prussiens sont lourdes, mais celles des Français le sont également. Le général Brandestein a été blessé.

« Le 3^e corps, le 1^{er} et les divisions de landwehr étaient engagés.

« Dans la même journée, les Français ont fait un mouvement au nord-est du fort Saint-Julien, qui a été repoussé à une heure avancée de la soirée.

Berlin, 10 oct., 2h. p. m.

La bataille au nord de Metz, renouvelée samedi matin, a duré toute la journée. Les Français, qui essayaient de traverser les lignes prussiennes, ont été assaillis de tous côtés par de nouvelles divisions prussiennes accourues, dans la nuit de vendredi, au secours du général de Kammer. Les Français ont fait, en vain, de brillants efforts pour écraser le centre prussien. Comme celle de vendredi, la bataille de samedi s'est terminée par la défaite des Français, qui ont été rejetés en confusion dans Metz.

Le carnage a été plus terrible que celui de vendredi. Les Prussiens ont à s'occuper des morts et des blessés des deux armées, dont le nombre est effrayant. Des deux côtés, les

pertes sont énormes et peuvent se comparer à celles de la bataille de Gravelotte.

Berlin, 10 oct., soir.

La bataille devant Metz a été recommencée vigoureusement hier. La canonnade et la fusillade ont duré toute la journée. On n'en connaît pas encore le résultat final. On sait cependant que Bazaine, qui a reformé ses divisions décimées, fait un dernier effort pour se frayer un chemin à travers les armées de Von Vogt, Rertz et Kammer, au nord-est du fort Saint-Julien.

Eh! bien, il paraît qu'il s'est frayé son chemin.

ITALIE.

Les nouvelles de ce pays sont bien tristes pour tous les cœurs catholiques. Comme nos lecteurs le savent, les Italiens sont dans Rome, et ils veulent lancer une proclamation.

Le général La Marmora dit que le vote sur le plébiscite couronne noblement l'édifice national et il espère que Pie IX, comme chef de l'église catholique, exercera ses droits avec la plus complète liberté. Ce sentiment est sacré, mais le sentiment national ne l'est pas moins. Il fait un appel au peuple pour conserver l'ordre et la tranquillité.

NOS ZOUAVES.

Liverpool, 15.—Le steamer *India*, de la ligne Anchor, a transporté hier dans ce port, 290 Zouaves Pontificaux qui s'étaient embarqués à Gènes. La plupart d'entre eux sont Canadiens et seront soutenus par les comités locaux jusqu'à mercredi prochain, jour auquel ils partiront pour leurs patries respectives.

A. C.

BILAN DE LA GUERRE.

La *Gazette de Cologne* publie de curieuses statistiques, montrant les pertes en morts et en blessés dans les diverses batailles de 1813 et 1814; il paraît qu'alors la guerre était aussi destructive qu'à présent.

A la bataille de Lutzen, mai 2, 1813, dans laquelle 96,000 Russes et Prussiens, avec 524 canons, étaient engagés contre 120,000 Français et 250 canons, les alliés perdirent 10,000 hommes et les Français 15,000.

A la bataille de Bautzen, mai 20, 1813, 96,000 Russes et Prussiens se battirent contre 130,000 Français; les pertes furent 18,000 hommes y compris 6,000 tués du côté des alliés, et 8,000 morts et 17,000 blessés du côté de la France victorieuse.

A l'engagement de Dresde, août 26 et 27, 1813, les forces étaient de 200,000 Autrichiens, Russes et Prussiens, contre 100,000 Français. Les alliés perdirent en cette occasion 15,000 tués et blessés et 23,000 prisonniers.

Dans la grande bataille de Leipzig, Napoléon se battit avec 171,000 hommes et 700 canons contre 300,000 alliés et 1,384 canons. Le premier jour, les régiments engagés perdirent au-delà de la moitié de leurs soldats. Le 7^{me} Landwehr de Silésie fut réduit de 1,800 à 160 hommes. Les trois jours suivants les alliés perdirent 45,000 de leurs troupes. Les pertes des Français furent de 15,000 tués et 15,000 blessés. Additionnant les pertes de cette campagne, nous trouvons que Napoléon perdit en Russie 500,000 hommes, en Allemagne jusqu'au temps de l'armistice du 4 juin 1813, environ 40,000, dans les batailles précédentes à celle de Leipzig 150,000, et 100,000 dans la campagne de 1814, laquelle avec les pertes de 1815 fait un total d'un million de pertes de vie avant la chute de Napoléon. Les pertes des alliés pour le même temps n'étant que de 100,000 hommes de moins.

UN ACTE D'HEROISME.

Mardi dernier, 13 septembre, à une heure de l'après-midi, cinq hussards prussiens se sont présentés à Morcerf. Le poste des francs-tireurs de l'Aisne établi aux environs en deux, malheureusement une arme qui partit spontanément fut cause de la fuite des autres.

Le commandant de la compagnie, en présence de cette fuite et craignant des représailles pour le pays, pria le maire, si des Prussiens revenaient, de bien dire que c'étaient des francs-tireurs qui avaient fait feu, que la compagnie s'était repliée sur la gare, et qu'elle se trouvait, forte de trente hommes, déployée en tirailleurs au coin de la forêt de Morcerf vis-à-vis la gare.

Un quart-d'heure se passa; alors les tirailleurs virent environ trois cents hussards poursuivant des femmes et des enfants.

Le feu commença au milieu des cris des hussards qui hur-

laient, les uns :

—Hurrah! hurrah! Ce sont des brigands de francs-tireurs!

Et les autres :

—Non! non! Ce sont des paysans.

Dans le but de sauver le village, d'empêcher que les Prussiens n'y missent le feu, un jeune franc-tireur de dix-sept ans nommé Gros, s'élança spontanément au devant des hussards et, se découvrant :

—Oui, cria-t-il, ce sont des francs-tireurs; regardez-les!

Près de deux minutes, il resta ainsi, essayant une grêle de balles; puis il entra à son rang et continua le feu.

Les Prussiens tirèrent avec plus de rage et, séparant en deux la compagnie dont l'une mit pied à terre, essayèrent d'envelopper les francs-tireurs. Ceux-ci se déployèrent en tirailleurs pour éviter d'être cernés et battirent en retraite après avoir tué 32 hommes et blessé dix, d'après les renseignements qui ont pu être recueillis.

Cernés par la cavalerie ennemie dans la forêt de M. Percire, les francs-tireurs de l'Aisne parvinrent, après dix-neuf heures de marche, à rentrer dans Paris.

D'après les renseignements qui nous sont donnés par les derniers éclaireurs de ce corps, l'acte de dévouement du jeune Gros a été inutile, Morcerf a été réduit en cendres.

La compagnie des francs-tireurs a été assez heureuse dans cette campagne, elle n'a point perdu un homme.

Détails émouvants sur l'entrevue du roi Guillaume de Prusse et de l'empereur des Français après la bataille de Sedan par le Dr Russell du *Times*.

« Comme tout ce qui se rattache à la chute de Napoléon III aura de l'intérêt en tout temps, je crois devoir vous écrire d'ici quelques détails sur ce qui s'est passé dans l'entrevue du roi de Prusse et de l'empereur au château de Bellevue. Ceux qui ont eu occasion de voir ces deux princes peuvent s'imaginer quelle était leur attitude en ce moment-là. L'un vieux, de grande taille, rappelant ces types royaux héroïques que